



Kamel Daoud, le corps des contradictions

SUCCÈS L'écrivain algérien vient d'écrire un livre dédié aux femmes qui, dans le monde arabe ou ailleurs, n'ont pas droit à leur propre corps. Il met en garde contre une sorte d'anesthésie et de torpeur qui empêche de voir la montée d'un nouveau fascisme.



SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



Anne Fulda
afulda@lefigaro.fr

Ce jour-là, assis dans le bureau de son éditeur parisien, Kamel Daoud a le visage fermé, tendu. Et la jambe droite qui tressaille. Il scrute sans cesse l'écran de son téléphone portable. S'excuse. L'écrivain a de bonnes raisons d'être fébrile. De passage en France pour la promotion de son dernier livre*, il vient d'apprendre que la tombe de son père, dans son village, à Mesra, en Algérie, a été détruite. Il attend des précisions. Se demande, même si d'autres tombes ont été cassées, si c'est un hasard que cela arrive le jour de l'anniversaire de la mort de son père.

On pourrait croire que Kamel Daoud, qui a fait l'objet d'une fatwa en Algérie pour avoir, en 2014, osé critiquer le rapport des musulmans avec leur religion, est blindé. Mais c'est un homme, aussi courageux soit-il. Un fils, un père et un mari. Et cette nouvelle agression confirme ce sentiment qu'il a désormais d'être toujours sur la brèche. « Une cible. » C'est son quotidien en Algérie, à Oran, où il réside toujours. A-t-il envie parfois de quitter son pays? Il tressaille : comment avoir « envie » de quitter son pays, ses proches, ses racines? Avoir « envie » de « devenir un migrant de plus »? Il le sait pourtant, « tôt au tard, ça arrivera », il faudra peut-être qu'il quitte la terre de son enfance. Ce pays qu'il aime dans sa chair. Ce pays où il a grandi, près de Mostaganem. Élevé par ses grands-parents et mar-

qué par la figure de son grand-père qui ne savait ni écrire ni lire mais avait toujours un petit stylo dans son portefeuille. Ses parents ont choisi de ne pas risquer de perturber la scolarité de leur aîné au gré des déménagements fréquents de son père, gendarme. Un homme « à l'image sévère », « un peu distant », impressionnant : « Je n'osais pas, même adulte, aller le voir si je n'avais pas lavé ma voiture avant. Il était impensable pour lui qu'un homme soit mal mis, ses chaussures mal cirées et sa voiture sale. » Mais un père qui a « le courage de scolariser tous ses enfants, y compris ses filles ». Sa mère, elle aussi obsédée, « presque à l'excès », par la propreté de sa maison, de ses enfants, de son mari - d'où peut-être, sourit Daoud, cette impression chez lui, aujourd'hui encore, que « l'état de sa maison est lié à l'état de son esprit » -, fait penser à la mère de Romain Gary, dans *La Promesse de l'Aube*. Elle lui inocule un bien inestimable : « la passion et la croyance totalement stupide et irrationnelle que je suis singulier et exceptionnel ». « Tout homme qui réussit dans la vie incarne le rêve de sa mère », assure-t-il en soulignant qu'il a aussi hérité d'elle cette liberté vis-à-vis de la langue et son amour des formules.

La lecture, le goût d'écrire, l'apprentissage du français, Daoud y vient par lui-même. À l'arrache. Dans la maison de ses grands-parents, il n'y a presque pas de livres, si ce n'est quelques polars et un exemplaire tout déchiré de *Vingt mille lieues sous les mers*. Fou d'astromie, le gamin qui vibrera plus tard en lisant Pagnol et Jack London rêve de fabriquer des fusées et, quand il n'est pas la tête dans les étoiles, noircit des pages entières. Très tôt. Une rage d'écrire, encore et encore, qui lui permet de remédier au manque de livres - « ceux que je n'avais pas, je les imaginais » -, mais aussi de « faire contrepoids à une vie routinière ». Et puis, reconnaît-il, assumant sans faux-semblant une ambition précoce, « j'étais dans l'impératif de quelqu'un qui veut avoir une sorte de destin, une vie exceptionnelle. La littérature était à la fois un loisir, une évasion, une sensualité et une façon de se distinguer. » Il y parviendra grâce au journalisme, un journalisme de combat exercé au *Quotidien d'Oran* - puis grâce à l'écriture de livres. Un succès que son père, qui meurt en 2014, « à la minute où il reçoit le prix Mauriac » pour son livre *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud), aura le temps de percevoir. « Je suis content », dira ce taiseux à son fils. Comme une reconnaissance. Un encouragement à continuer.

Bio EXPRESS

1970

Naissance à Mostaganem (Algérie).

1994

Entre au *Quotidien d'Oran*, dont il deviendra rédacteur en chef.

2003

La Fable du nain (Éditions Dar El Gharb).

2013

Parution de *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud). Prix François-Mauriac et prix Goncourt du premier roman.

2017

Mes indépendances. Chroniques 2010-2016 (Actes Sud).

2018

Le Peintre dévorant la femme (Stock).

chiré de *Vingt mille lieues sous les mers*. Fou d'astromie, le gamin qui vibrera plus tard en lisant Pagnol et Jack London rêve de fabriquer des fusées et, quand il n'est pas la tête dans les étoiles, noircit des pages entières. Très tôt. Une rage d'écrire, encore et encore, qui lui permet de remédier au manque de livres - « ceux que je n'avais pas, je les imaginais » -, mais aussi de « faire contrepoids à une vie routinière ». Et puis, reconnaît-il, assumant sans faux-semblant une ambition précoce, « j'étais dans l'impératif de quelqu'un qui veut avoir une sorte de destin, une vie exceptionnelle. La littérature était à la fois un loisir, une évasion, une sensualité et une façon de se distinguer. » Il y parviendra grâce au journalisme, un journalisme de combat exercé au *Quotidien d'Oran* - puis grâce à l'écriture de livres. Un succès que son père, qui meurt en 2014, « à la minute où il reçoit le prix Mauriac » pour son livre *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud), aura le temps de percevoir. « Je suis content », dira ce taiseux à son fils. Comme une reconnaissance. Un encouragement à continuer.

Daoud s'interrompt. Son portable vibre, c'est sa sœur. Il lui parle en arabe, parsemant sa conversation de quelques mots français. Il revient à cette destruction si symboliquement douloureuse de la tombe de son père. Attribue ce geste à la justification selon les wahhabites que la tombe doit être nue. « Selon eux, toute esthétique doit être celle du vide. Il y a une sorte de démantèlement pathologique de tout ce qui est forme, de tout ce qui est art, représentation. » Il s'agace par avance aussi : les médias algériens évoqueront à tous les coups un « acte isolé », celui d'un « déséquilibré ». Une petite musique qui vise selon lui à produire « une sorte d'anesthésie, qui frappe chaque fois qu'il y a l'émergence violente d'un fascisme ; une torpeur du spectateur chez nous comme chez vous qui nous conduira un jour à subir la même chose : on sera nous aussi tués, nous aussi découpés en morceaux ». Le message est clair.

Écrire et avertir

On revient sur sa vie en Algérie dans ces conditions. Ce pays dans lequel il est adulé par les uns et traqué par les autres. Ce pays où il vit « à la fois une passion et une adversité, quelque chose qui est intense et formidable et qui fait peur », mêlant reconnaissance des uns et animosité des autres. « C'est le cas de tous ceux qui affirment une parole libre, une singularité de vie. Le singulier, l'individu fait à la fois peur et fascine. On vous reproche votre indépendance et en même temps c'est ce que l'on vous envie le plus. Je me retrouve être le corps des contradictions, quelque part. »

Le corps, on y revient. Comment le sauvegarder sans perdre son âme. Comment l'envisager, comme la nudité, dans un monde arabo-musulman où le rapport à la femme, et plus généralement au corps et au sexe, est quasiment pathologique. Il n'a pas vraiment de solution. Si ce n'est d'écrire. Encore. Écrire et avertir. « Le monde s'ordonne quand j'écris. Dès que je n'écris pas, il s'éparpille. » ■

* *Le Peintre dévorant la femme*, Stock, Ma nuit au musée, 140 p., 17 €.



UN DERNIER MOT Par Étienne de Montety
edemontety@lefigaro.fr